

Michael Bader : Une économie sans pouvoir ni convoitise

Perspectives d'un ordre économique post-capitalisme

Stefan Padberg

Avec le but idéal, adressé dans le titre, d'une activité économique alternative, Michael Bader reprend un vaste et riche champ de débats qui vont loin. Les thèmes argent/monnaie, profit, travail, salaire, propriété, pouvoir, croissance économique et fin du capitalisme, sont exposés d'une manière bien compréhensible. Chaque chapitre débute par une brève introduction. Des placards d'informations récapitulent les thèses interprétées et chacun s'achève par une récapitulation claire du contenu. Le livre communique un aperçu sur le champ de chacun des thèmes et permet une orientation dans la jungle des discussions diverses. Il est paru chez la maison d'édition *Oekon-Verlag* — bien positionnée pour cette thématique, sous la forme d'un livre de poche au prix abordable.

Michael W. Bader appartient à « l'école d'Achberg », comme cela nous est décrit dans la préface. Outre ses efforts socio-économiques, cette orientation du penser a produit diverses initiatives et entreprises dans le champ économique. Ce courant d'activités, l'auteur l'avait présenté en 2016 dans son ouvrage : *Jenseits von Kapitalismus und Kommunismus. Theorie und Praxis des Wirtschaftsmodells der Achberger Schule [Au-delà du capitalisme et du communisme. Théorie et pratique du modèle économique de l'École d'Achberg]*.

Dans l'ouvrage qui se présente ici, il vise à présent un penser cohérent et synthétique des diverses idées économiques futures. La crise, reconnue dans l'intervalle « à partir d'une vision conservatrice traditionnelle » (p.12) du capitalisme, force à reconnaître les processus de transformation sociétaux qui tombent sous les sens. « Des idées nouvelles, des visions d'avenir et des utopies réalistes, se trouvent en tout cas à disposition dans une ampleur

considérable. De plus en plus de scientifiques en économie, sociologie et politique, issus de nombreux pays et universités — mais aussi des journalistes critiques, des philosophes et aussi des gens tout à fait « normaux » — s'expriment de manière agressive et hautement constructive. Elnor Ostrom, Lisa Herzog, Thomas Piketty, Maja Göpel, Mathias Horx, Richard David Precht, Harald Welzer, Kate Raworth, et Tim Jackson répondent de nombreuses autres, qui véritablement dans leur contributions individuelles, doivent être « pensées ensemble ». La plupart des considérations importantes pour entrer dans une modernité constructive ont déjà été évoquées et doivent simplement être reliées et intégrées dans un cadre social global et fonctionnel, qui empêche que le bien commun ne soit sapé de manière répétée par l'intérêt personnel. C'est pourquoi il est important d'intégrer autant de positions actuelles différentes que possible dans ses propres réflexions et analyses, de vérifier comment les autres perçoivent le problème et de traiter précisément cela. Il faut réfléchir ensemble ! (p.13)

Ce « penser ensemble » ne s'ensuit pas d'une manière conceptuelle et scientifique, mais plutôt de manière phénoménologique et discursive. Dans le chapitre « De la fin du capitalisme », par lequel commence le fond véritable de l'ouvrage, dont la fin est déjà jouée d'avance. L'appareil autonome du marché et le libre jeu des forces entre offres et demandes, n'ont « sans plus pratiquement jamais » fonctionné et sur le plan théorique, ils ne le peuvent jamais pour des raisons systématiques. Car avec le capitalisme, il s'agit d'un ordre économique et sociétal qui est né aux 18^{ème} et 19^{ème} siècles, lequel se caractérise par la constitution de la propriété privée des moyens de production et des biens fonds, la concurrence

et la compétition, les taux d'intérêts et les taux d'intérêts composés, le principe du gain maximum ainsi que de la croissance économique et la conduite autonome du marché déjà signalée. Ceci est une description phénoménologique courante.

Le regard sur la théorie économique qui en relève est plutôt phénoménologique. Adam Smith, John Locke, Friedrich August von Hayek, Ludwig Mises, la main invisible du marché : En partant de ces quatre côtés, Michael Bader traite du caractère intenable du capitalisme et de ses fondements théoriques. On finit par s'interroger sur comment des milliers de pages de papiers furent donc imprimées sur ce thème. La question pour l'auteur, c'est seulement de savoir si la transformation imminente s'accomplira « *« by design oder by desaster [par dessein ou par désastre, ndt]* », et donc si les êtres humains engageront la progression nécessaire par discernement ou bien en étant contraints par des réprobations sociales » (p.13).

Le témoin principal pour la thèse du caractère intenable de l'économie de marché, c'est Walter Otto Otsch, professeur pour l'organisation sociétale. Dans son ouvrage « *Mythos Markt. Mythos Néoclassique* », il a tenté de démontrer que le concept de marché est un *Konstrukt* idéologique et nullement une réalité empirique. Car « le marché », sous sa forme actuelle ne pouvait exister que parce qu'il avait été créé et protégé par une idéologie politiquement inspirée.

Selon une autre thèse, le marché serait un instrument pour atteindre une allocation juste des ressources dans l'économie et la société. Par contre Bader tient pour démontré que le marché ne conduit pas automatiquement à plus d'équité sociale. Dans les crises financières de 2000 et de 2008, ses forces d'auto-conduites n'ont pas bien

fonctionné. En cela, il se réclame de Jule Govrin, l'auteure connue pour son centre de gravité de philosophie politique féministe. L'auteur de *bestseller*, Richard David Precht, qui a exploré la plate-forme présente du capitalisme à l'instar de la culmination et du point final de la monopolisation et en a tiré la conclusion que les entreprises de la plate-forme n'agissent même plus dans le marché. Et même bien plus, elles sont le marché.

Un premier résumé en référence à la science économique, établit « qu'il ne s'agit en aucun cas de connaissances scientifiques, libres de tous préjugés et de déductions empiriques, lors de la description de ce qui se passe réellement dans l'économie, mais au contraire, de positionnements normatifs en vue d'assurer une justification de l'égoïsme, de la convoitise et les profits d'intérêts économiques. » (p.25). Cette argumentation peut apparaître débraillée, mais elle élude une discussion méthodologique compliquée qui n'est guère possible dans le cadre de cet ouvrage.

Étant donné qu'une nouvelle ré-édition du capitalisme historiquement en échec en tant qu'idée directrice d'une image d'avenir orientée sur le bien commun pour l'économie « disparaît », la question se pose de savoir s'il existe d'autres options d'avenir utilisables ». (p.34) Michael Bader mise ici sur « une nouvelle qualité d'éveil de la société civile » qu'il veut remarquer en divers lieux, en particulier depuis l'épidémie coronaïque, que ce soit dans le « réseau d'économie plurielle », chez le sociologue Hartmut Rosa ou chez le philosophe Richard David Precht.

Dans la chapitre suivant « *Profit et ar-*

gent », il se préoccupe d'une base de l'actuel système économique « l'aspiration au gain par la meilleure utilisation possible du travail humain et la nature ». Le but entrepreneurial c'est le gain maximal et et non plus de couvrir le besoin. Il en résulte une contrainte de croissance et la sur-exploitation des ressources naturelles.

Il esquisse l'évolution de l'économie de subsistance, par l'économie de troc et l'économie financière jusqu'au partage/ division du travail moderne et le système de l'économie moderne hautement intégrée. Avec Eugène Löbl, il explique que la forme économique moderne est un système intégré. Aucune entreprise ne peut faire de l'économie avec une autre. Le résultat opérationnel ne peut plus être attribué à la performance d'une entreprise individuelle. Des procédés de production modernes se fondent sur une recherche scientifique des générations passées. Ils reposent sur l'héritage scientifique de l'ensemble de l'humanité. « Pas d'Internet sans électricité, pas d'utilisation de l'électricité sans pour cela des connaissances de physique fondamentales, qui mûrissent durant des siècles et qui sont un héritage de l'humanité. » écrit-il en citant Lisa Herzog.

Par la numérisation l'économie devient encore plus intégrée et complexe. Une nouvelle dimension d'une vaste intégration prend naissance dont il voit qu'elle n'est pas suffisamment appréciée par la science économique établie. C'est important parce qu'il en résulte une vision nouvelle sur la fonction de l'argent. Celui-ci n'est plus seulement un moyen d'échanges économiques, mais devient un droit de souscription. Les entreprises

peuvent utiliser cela pour acheter les compétences de leurs employés tout en leur donnant le droit d'acheter leur nourriture.

Cela devrait avoir des répercussions sur la formation du prix. Elle doit s'en suivre de sorte que les excédents, qui sont en général visés par les entreprises économiques, se compensent avec les « déficits » des entreprises non-économiques telles que les écoles, les hôpitaux. Dans le détail, ceci doit être piloté par des décisions démocratiques.

Cela conduit à d'autres considérations dans les domaines des salaires, du travail, de la propriété et du pouvoir ; Tous ensemble devraient permettre une économie sans pouvoir ni cupidité. Un livre facile à comprendre, recommandé comme introduction à un sujet complexe.

Michael W. Bader :

Wirtschaft ohne Macht und Gier. Perspektiven einer postkapitalistischen Wirtschaftsordnung.

Édition oekom 2024, ISBN 978-3-962384-067

broché, 246 pages, 24,00 €

Stefan Padberg : né en 1959, puis des études à Hambourg, sur les techniques de transmission, réglementation et d'information. Il travailla comme ingénieur. 1993-2012 : Réorientation professionnelle à Wuppertal, formation de thérapeute social et travail dans un établissement de soins post-psychiatriques. Qualification additionnelle en pédagogie Waldorf et enseignement sur l'information 2002-2007. Depuis 2000, il est actif pour *Mehr Demokratie e.V.* Depuis 2015 dans le réseau *Dreigliederung* sociale, engagé auprès de l'*Institut pour les questions sociales du présent* de Stuttgart dont il est co-chargé d'affaire depuis 2020.

Contact : Stefan.padberg@sozialimpulse.de

Johannes Liess :

Des économies avec cœur et compréhension

Sur la voie d'une économie qui encourage la vie

Stefan Padberg

L'idée c'est de maximiser la vie et non plus le capital. Une économie du capital doit être remplacée par une économie de la vie. Le capitalisme est transformé de manière à ce que ces forces ne soient plus destructrices, mais agissent en vivant, au contraire. Dans l'économie de la vie l'encouragement et les soins de la vie sont placés au centre.

L'auteur conçoit très largement le concept de la vie. Il part de la connaissance que les vies humaines ne sont pas singulières, mais existent seulement en tant que partie de la biosphère, le concept de vie inclut l'ensemble de la (nature) biosphère naturelle. Comme le corps humain est une partie de la nature, une vie humaine ne peut réussir que si elle est enchâssée dans un environnement social. Celui-ci consiste en relations, dépendances et ordonnancements (structures). Un autre niveau est celui de la culture. Une économie de la vie protège et encourage la vie sur tous les niveaux : nature, structure et culture.

Dans une économie de la vie, il y a en outre des producteurs, des fabriques et de l'argent. Il va de soi que des gains peuvent être obtenus par l'action économique, aussi longtemps qu'ils ne détruisent pas la vie. Actuellement la production économique est encore mesurée au PIB, le Produit Intérieur Brut. Un accident d'auto mortel continue encore de faire augmenter le PIB. Un premier pas en direction d'une économie de vie, consisterait en conséquence à reconstruire le PIB de manière à ce qu'il n'y ait plus que des comportements de vie positifs dans la

manière de le calculer. On pourrait alors le rebaptiser Produit Intérieur de Vie Brut (PIVB) [en allemand : *BruttoInland-LebensProdukt*, soit BILP, *ndt*]. Les accidents automobiles mortels le réduiraient néanmoins sensiblement. Avec cela nous aurions un instrument, qui créerait une conscience pour ce qui relève de l'aspect amical de notre façon de vivre.

Les quatre grands piliers de base de l'économie de la vie sont :

1. Encouragement de la vie

Les impôts et taxes ne sont perçus que sur les choses qui nuisent à la vie. En font partie la consommation d'énergies et de ressources non renouvelables, de polluants de l'environnement, d'alcools et de cigarettes. On relèverait des taxes sur le sucre, certainement aussi sur les tondeuses thermiques. Le travail humain et tous nos biens fondamentaux sont libres d'impositions et de taxes. La culture en tant que source du sens et de la vie est largement encouragée.

2. Enclore le capital

Éducation-formation sont des besoins absolus. Ils doivent être orientés vers des buts pédagogiques et, selon le cas, médicaux, en tout cas nonobstant plus selon des buts mercantiles seulement.

3. Démocratisation de l'économie

Dans le domaine de l'économie, une démocratisation est indispensable et

devient urgente, aussi bien à l'intérieur de l'entreprise qu'à l'extérieur. Les structures d'une entreprise classique sont rigoureusement hiérarchiques et organisées sous une forme planifiée. Au niveau de la société, une autre démocratisation serait possible au sens d'une intégration, d'une égalité de justification et d'une participation. Il s'agit d'associer les citoyens. Dans le même temps, il va de soi qu'au plan communautaire on reprenne la responsabilité communautaire et individuelle.

4. Solidarité

La chose la plus importante c'est d'encourager la solidarité des êtres humains entre eux et avec la nature. Si nous voulons efficacement protéger la vie nous devons entrer en solidarité avec notre platane devant notre fenêtre, avec le tournesol dans notre jardin, avec les papillons dans le parc et les moutons sur le près. Nous devons fréquenter notre mère la Terre avec amour. Nous devons ré-apprendre à aimer le monde réel et reprendre la responsabilité de sa vie. C'est seulement alors que nous pouvons sauver le monde.

Johannes Liess :

Wirtschafte mit Herz und Verstand. Auf dem Weg zu einer Lebensfördernden Ökonomie

Édition oekom 2024,

ISBN 978-3-98726-094-0

broché, 186 pages, 22,00 €

Complément à la théorie étatique de l'argent

Un renvoi à un ouvrage peu connu au sujet de l'action de l'argent dans les économies de partage/division du travail

Hans-Florian Hoyer

vision du travail ? Eh bien, par division, par fraction. »

Les quelques exemplaires d'occasion disponibles de l'œuvre de Hans Owesny ont certes été vendus entre temps ; La bibliothèque du Land de Saxe (Sächssische Landesbibliothek — **SLUB**) a heureusement mis sur le Net une version électronique.

Sozialimpulse 1-2/2024.

Hans-Florian Hoyer est né en 1948 Après des études d'architecture, il travailla en tant que collaborateur dans une maison de conception de logiciels et comme assistant à l'Institut pour les bases de planification du Pr. Horst Rittel (Techniques, logiques et éthiques de la planification). En 1982/83, il se consacre à l'étude des œuvres fondamentales de Rudolf Steiner dans un séminaire d'études anthroposophiques et il demeure depuis inspiré par l'anthroposophie. Après cela il dirige le Freie Bildungswerk [libre atelier de formation] de Bochum et à partir de 1994 auprès de la GLS Gemeinschaftsbank de Bochum. Ce qui le préoccupe et le motive c'est la manière dont les êtres humains sur cette planète peuvent organiser, ensemble et de manière sensée, leurs communautés de vie. Il croit que seuls des changements fondamentaux dans les formes sociales en évolution seront à même de durer.

Littérature :

Bendix, Friedrich (1920) : *Geld und Kapital (Georg Friedrich Knapp gewidmet) [Argent et capital (dédié à Georg Friedrich Knapp)]* — <https://www.digitale-sammlungen.de/de/vew/bsb11022904?page=18> — consulté dernièrement le 22.5.2024.

Knapp, Georg Freidrich (1905) : *Staatliche Theorie des Geldes [Théorie d'État de la monnaie]* Édition Duncker & Humblot.

Steiner, Rudolf (1922) : *Nationalökonomischer Kurs [Cours d'économie politique]* (GA 340).

Hans Owesny :

Geld und Geldwesen der Geld-(Kredit-)Wirtschaft : Die Wirtscgaft Begründung Knapps staatlicher Theorie des Geldes

[L'argent et le système monétaire de l'économie monétaire (crédit) : la justification économique de la théorie étatique de la monnaie de Knapp]

Édition von Drugulin 1924

PDF disponible gratuitement consultable sur :

<https://digital.slub-dresden.de/werkansicht/df/197261/1>

L'économiste-politique Georg Friedrich Knapp (1842-1926) a publié en 1905 une théorie dans laquelle : « toutes nos manières de voir, jusqu'à présent, sur la nature de l'argent ont été passablement et radicalement mises en tas dans le même panier. » (*Münchner neueste Nachrichten*, 04.11.1907). Knapp, lui-même, écrivit, lors de la troisième édition de 1921 : « Les jugements ont été au début très défavorables, voire ce qui fut exprimé oralement et alors même que cela provenait du côté amical. On avait fait espérer à l'auteur que son livre resterait sans effet et que peut-être un jour, il serait déterré par un historien de la littérature plein d'émulation en tant que signe d'une aberration inouïe. » (Knapp 1905, p.449)

Le jour de l'an 1920, le banquier et théoricien de l'argent, Friedrich Bendixen (1864-1920) concluait la préface de la seconde édition de son recueil d'essais (Bendixen 1920, p.VI) avec ces phrases : « L'espoir que j'avais exprimé dans la première édition de ce livre de trouver bientôt un savant qui compléterait le travail de Knapp par une théorie économique systématique de la monnaie ne s'est pas encore réalisé. »

Il décéda le 29 juillet, sans avoir pu connaître la parution d'un ouvrage de Hans Owesny (1864-1920) qui faisait savoir dans son titre : « La justification économique de la théorie de l'argent de Knapp. » L'érudit en question était docteur en droit, chargé de cours honoraire en droit ferroviaire à l'université allemande de Prague. Il caractérisait l'œuvre de Knapp comme son étoile-guide. À l'articulation pertinente des faits concrets observés, il voulait compléter les conséquences utilisables pour la théorie et la pratique.

On ne peut guère expliquer l'argent à partir de sa forme d'apparition, mais au contraire seulement à partir de la totalité des processus économiques. Dans cette totalité de la division du travail, il faut qu'il soit reconnaissable

que l'argent n'opère plus au travers d'une valeur matérielle — quand bien même nous le pensions toujours comme tel. C'est pourquoi nous devrions l'expliquer à partir de son effet et non d'après sa forme d'existence.

Dans la deuxième partie de la brève déclaration (Owesny 1924, p.VII), Hans Owesny, explique, sous un allemand parfois cahoteux : « Si toutes la quantité de sortes de travail sont en relation comme des parties de la quantité de travail, ainsi leurs produits doivent-ils l'être aussi. Toute la division est par conséquent dominée par ces relations, c'est pourquoi, sans le problème du travail, le problème de la division du travail n'est pas à résoudre. Si le problème du travail n'aboutit qu'à des relations, alors les prix doivent également être liés les uns aux autres, ce qui indique cette division comme les rapports partiels respectifs, car ils sont exprimés par l'argent comme une somme partielle de la somme d'argent totale donnée. Cependant, il existe toujours un système de prix dont il faut tenir compte pour expliquer la détermination des prix. Les raisons de la détermination des prix : l'argent ou la quantité d'argent dans sa distribution respective (le revenu), l'évaluation (jugement de valeur) comme simple acte de choix en fonction du revenu et du système de prix adopté, déterminent ensuite les rapports de division respectifs en fonction des ratios de quantité donnés par l'œuvre, le prix respectif. Le prix est une division et non pas une relation mondiale. Les ratios ne peuvent être exprimés qu'en chiffres, et le prix est donc un ratio numérique. La signification du nombre monétaire — en tant que nombre — est fondé avec cela. Toutes les relations sont exprimées en chiffres : le calcul monétaire. »

Avec cela Owesny semble en être arrivé à l'endroit où se trouvait Rudolf Steiner, lorsque quelques années auparavant, il déclarait (Steiner 1922, p.62) : « Si cela passe réellement par un processus réel, comment doit-elle [la valeur] s'exprimer au moment de la di-